



BEVERLY JENKINS

Mina la magnifique

DESTINY



AVENTURES & PASSIONS

Beverly Jenkins

Beverly Jenkins a suivi des études de journalisme et de littérature anglaise dans le Michigan. Depuis la publication de *Night Song* en 1994, elle est devenue une figure de proue dans le domaine de la romance multiculturelle.

Mina la magnifique

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

La métisse de Denver
N° 6566
Celle qu'on n'attendait pas
N° 6856
Le droit de t'aimer
N° 12038
Un regard de braise
N° 12222

DESTINY

1 – L'étreinte
N° 12422

BEVERLY
JENKINS

DESTINY - 2

Mina
la magnifique

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Agnès Girard*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
DESTINY'S SURRENDER

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers.
All rights reserved

© Beverly Jenkins, 2013

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2020

À Bette Ford

1

Juillet 1885

San Francisco

L'orgasme électrisa Billie. À la façon d'un éclair, il la traversa, intense, fulgurant. Son corps y répondit par une série de violents soubresauts, et un cri rauque sortit de sa gorge. L'homme qu'elle chevauchait sourit avec une satisfaction mêlée de tendresse, sans interrompre ses puissants coups de reins, ses mains guidant fermement les hanches de Billie. Il l'avait amenée au plaisir de nombreuses fois ces dernières heures et, tandis que l'onde de choc continuait de la balloter à la manière d'une mer houleuse agitant un navire, elle sentit qu'il était lui aussi au bord de l'explosion. Mais il ne céderait que lorsqu'il les saurait tous deux gagnés par l'épuisement. Comme s'il avait lu dans ses pensées, il ralentit le rythme afin qu'elle se repose un peu, sans cesser pour autant de la tourmenter, allant et venant en elle avec toute la langueur d'un amant appliqué.

Il avait le corps idéal pour cela, et elle en aimait chaque élément, en particulier celui qui l'empaillait et faisait de cette chevauchée un moment aussi agréable. Des mains ensorcelantes enserrèrent sa taille et remontèrent sur son torse jusqu'à la pointe

durcie de ses seins, s'arrêtant un instant pour la caresser, la titiller, avant de redescendre sur ses hanches pour la maintenir de nouveau, le rythme des va-et-vient accélérant de plus belle, au point que le grand lit se remit à bringuebaler et à grincer. Aucun homme n'avait autant d'endurance que lui, aucun ne s'adonnait au sexe avec autant d'appétit, et elle aimait cela aussi chez lui. Au moment où elle crut défaillir à force de plaisir, il poussa un grognement en espagnol, se redressa et la coucha sur le dos. L'assaut érotique continua. La chaleur de leurs corps rivalisait avec celle qui régnait dans la pièce. Il la prit par les chevilles, cala ses jambes contre ses épaules et plongea en elle tel un colibri irrespectueux à la recherche du plus délicieux des nectars. Quelques secondes plus tard, il explosa, et un nouvel orgasme la déchira, réponse charnelle à la puissance de ces ébats.

Plus tard, dans ses bras, tous ses désirs assouvis, elle resta immobile, incapable de bouger. Contrairement aux autres hommes qu'elle recevait, il la serrait toujours contre lui après l'amour. Elle sentit son baiser léger sur sa tempe encore moite.

— Merci, murmura-t-il.

— Avec plaisir.

Un petit rire résonna dans sa poitrine.

— C'est toi, le plaisir, Mina.

Elle s'appelait Wilhelmina. La plupart du temps, on l'appelait Billie, mais cet homme remarquable lui avait donné un petit nom particulier, que lui seul utilisait : Mina. L'entendre dans sa bouche ouvrait toujours une brèche dans son cœur, une brèche qui n'avait pas lieu d'être parce que leur relation était tarifée, ni plus, ni moins.

Écartant cette pensée mélancolique de son esprit, elle se glissa hors du lit et alla jusqu'au paravent,

derrière lequel elle retira son éponge contraceptive. Constatant qu'elle était déchirée, elle ouvrit de grands yeux, puis regarda brièvement par-dessus son épaule comme s'il y avait eu un risque qu'il la voie. En jetant l'éponge, elle se promit de ne pas hésiter à dépenser plus pour se protéger à l'avenir. S'il était une chose dont elle n'avait pas besoin, c'était bien un enfant. Puis elle se lava et retourna près du lit.

— Tu devrais me laisser changer les draps.

Il se dressa sur un coude. Il n'y avait pas plus bel homme qu'Andrew Antonio Yates, et son irrésistible sourire s'était lui aussi fait une petite place dans son cœur.

— Mais on va les resalir...

Elle s'assit au bord du lit, qui était très confortable.

— C'est le problème avec toi, il n'y a jamais assez de draps propres.

— Il faut dire que je suis en bonne compagnie...

Il l'attira doucement par la taille, l'incitant à s'allonger de nouveau à ses côtés.

— Et si nous dînions ? Je meurs de faim.

Ils se trouvaient dans l'une des plus belles suites d'un grand hôtel de San Francisco. Sans lui, une fille comme elle n'aurait jamais été autorisée à y séjourner.

— Bonne idée. Moi aussi.

Il la serra contre lui.

— Et ça se comprend.

Ils appartenaient à deux mondes distincts, et pourtant, lorsqu'ils étaient ensemble dans le même lit, le fait qu'il soit l'un des hommes les plus riches de l'État, avocat de surcroît, et elle une simple prostituée n'avait plus aucune importance. Seuls comptaient le plaisir partagé et la passion.

Elle se retourna pour le regarder, écarta délicatement les mèches d'un noir de jais qui collaient à ses tempes, encadrant un visage que l'on eût dit ciselé par un sculpteur de renom. Toutes les filles qu'elle connaissait étaient jalouses qu'il soit son client. Il aurait pu choisir n'importe quelle pauvre tourterelle tombée dans la fange, mais c'était sur elle qu'il avait jeté son dévolu et, quoi que lui réserve l'avenir, elle ne l'oublierait jamais.

D'un doigt léger, il parcourut l'arrondi de sa joue.

— À quoi tu penses ?

Elle ne répondrait pas à cette question. Lui faire part de ses réflexions, c'était prendre le risque de le voir partir en courant et de ne plus jamais entendre parler de lui.

— Au plaisir que j'ai à être avec toi.

— C'est réciproque. Dîner, donc ?

Il se leva et traversa la chambre, nu, pour aller sonner et faire venir quelqu'un. Elle suivit d'un regard admiratif ses hanches étroites, ses jambes sveltes, ses épaules puissantes, s'attarda sur la tache de naissance qui ressemblait à une petite brûlure, au milieu de son dos. Cet homme était beau comme un dieu.

En attendant qu'on leur apporte de quoi manger, elle s'enveloppa dans un des élégants châles en soie qu'il lui avait offerts et alla observer la ville depuis la fenêtre. San Francisco débordait d'activité. De nouveaux immeubles jaillissaient du sol comme des champignons et, chaque jour, trains et bateaux déversaient dans les rues des centaines de candidats à l'aventure prêts à commencer une nouvelle vie. Dix ans plus tôt, fraîchement débarquée d'un train en provenance de Kansas City, elle avait fait partie de ces candidats. Pour elle qui n'avait ni diplôme ni expérience, obtenir un emploi digne de ce nom

s'était révélé impossible, et pour ne pas mourir de faim, elle avait usé de son seul atout : ses charmes. Elle avait quatorze ans à l'époque. Et aujourd'hui, elle se sentait chez elle à Barbary Coast, le quartier chaud de San Francisco, véritable chaudron où prostituées, mauvais garçons, maîtres chanteurs et fumeurs d'opium se mêlaient, où tous les vices trouvaient à s'assouvir pour peu que l'on en ait les moyens.

Un drap noué autour des reins, il traversa la pièce et vint se placer derrière elle, l'enlaçant délicatement. La caresse de ses lèvres sur sa joue réveilla en elle des sentiments qu'elle pensait pourtant profondément enfouis.

— Je pars pour Mexico demain. Pour six ou sept mois au moins. Tu vas me manquer.

— Toi aussi, tu vas me manquer.

Elle n'était pas en droit de lui demander pourquoi il se rendait là-bas, mais elle espérait qu'il serait de retour le plus vite possible. C'était le rêve de toute prostituée que d'être tirée des galetas et des dancings pour être installée dans son propre appartement. Elle connaissait Drew depuis presque deux ans et, s'ils passaient toujours de bons moments ensemble, il n'avait jamais officiellement proposé qu'elle devienne sa maîtresse attitrée. Elle s'était persuadée qu'elle n'en avait pas besoin, car la présence de Drew, pour quelques heures ou quelques jours, suffisait à lui faire du bien. Il lui parlait d'événements importants survenus dans le monde, évoquait les informations lues dans le journal, les endroits visités lors de ses voyages, l'aidant ainsi à combler les nombreuses lacunes de son éducation, à faire d'elle une jeune femme un peu moins fruste. Il l'avait emmenée choisir des robes et des chemises qu'elle ne portait que pour lui. Ayant appris qu'elle était gourmande,

il lui offrait souvent une boîte de chocolats de chez Gevalia, le chocolatier le plus réputé de la ville. Sans en parler à sa mère maquerelle, Pearl DuChance, il lui donnait même un peu d'argent, avec lequel elle s'achetait des produits féminins indispensables, et parfois un bijou fantaisie. Il payait aussi ses visites mensuelles chez le médecin, pour qu'elle prenne soin de sa santé.

— Pendant mon absence, je laisserai ma voiture et mon cocher à ta disposition.

Elle se retourna.

— Que veux-tu que je fasse d'une voiture et d'un cocher, Drew ? Il y a peu de chances pour que Pearl me laisse m'en servir ou qu'elle m'autorise à me rendre plus loin que je ne pourrais le faire à pied. Nos ébats t'auraient-ils fait oublier qui je suis vraiment ?

Il eut l'air contrit, puis rit doucement.

— Ce n'est pas impossible. Pardonne-moi.

— Inutile.

Qu'il se préoccupe d'elle au point de lui faire cette proposition prouvait qu'il tenait à elle, et elle lui en était reconnaissante.

— Mais, à ton retour, j'aimerais aller à l'opéra, ajouta-t-elle.

— Je croyais que cela ne t'avait pas plu.

— C'est vrai. Tous ces aigus m'ont donné mal à la tête, mais voir tous ces vieux hypocrites faire dans leur culotte en croisant mon regard, quel délice !

Le souvenir de cette soirée le fit sourire à son tour.

— Tu t'es bien amusée, n'est-ce pas ?

Elle s'adossa contre lui, et il resserra son étreinte.

— Oui. Quand le juge m'a vue, j'ai cru qu'il allait tomber à la renverse et mourir dans la foulée.

Le juge en question siégeait à la Cour suprême de Californie et faisait partie de ses clients réguliers.

Lorsqu'il l'avait vue au bras de Drew à l'opéra, ses yeux s'étaient arrondis comme des soucoupes et il avait aussitôt tourné les talons pour disparaître dans la direction opposée.

— Il est parti si vite que sa pauvre femme a failli se retrouver les quatre fers en l'air. Je n'avais pourtant pas l'intention de lui adresser la parole — je ne suis pas idiote, tout de même.

Et, toute la soirée, la même scène s'était reproduite, parce que bien des hommes influents de la ville étaient un jour ou l'autre passés dans son lit.

— Quand tu seras marié, tu en feras autant, ajouta-t-elle.

— Jamais.

— menteur, souffla-t-elle. Aucun homme ne présente sa femme à la fille avec qui il s'envoie en l'air, et tu ne feras pas exception à la règle. Je n'attends pas cela de toi, d'ailleurs. Je sais qui je suis, et ni toi ni moi n'avons intérêt à nous voiler la face à ce sujet.

Cette idée sembla le contrarier, mais elle n'avait aucune difficulté à accepter la réalité. Il n'y avait rien à gagner à idéaliser leur relation, ni pour lui ni pour elle.

Pour dédramatiser, elle l'embrassa sur la joue.

— En attendant, on peut prendre tout le bon temps que ton argent voudra bien nous offrir.

Il éclata de rire.

— Rappelle-moi de te refaire l'amour dès que nous aurons mangé.

Elle referma une main sur son membre viril, le caressa avec dextérité jusqu'à ce qu'il se dresse de nouveau, fier et dur. Puis, d'une voix aussi sensuelle que son regard, elle promit :

— Tu peux compter sur moi.

Drew regardait Mina manger. Lorsqu'ils s'étaient rencontrés, elle se tenait à table avec des manières de poissonnière mais, depuis, elle avait fait d'énormes progrès. La première fois qu'il avait posé les yeux sur elle, elle se tenait à une fenêtre du *Black Pearl*. Ce genre de mise en scène était monnaie courante dans les bordels de Barbary Coast, mais la beauté de Mina, elle, n'avait rien d'habituel. De la sensualité du regard aux seins nus dans le corset rouge délacé, en passant par la bouche peinte et les longues jambes que moulaient à la perfection des bas résille, elle était l'incarnation même d'un rêve érotique. Il avait immédiatement eu envie de goûter ses lèvres, de laisser courir ses mains sur ses cuisses avant de les écarter pour y enfouir l'érection que ce tableau avait instantanément provoquée. Sans perdre plus de temps, il s'était engouffré dans l'établissement, avait payé Pearl DuChance et avait rejoint Mina. Depuis, il lui avait offert des vêtements, des parfums de luxe et tout ce que ses moyens lui permettaient d'acheter. En retour, elle lui avait prodigué caresses et étreintes avec un savoir-faire à vendre son âme au diable.

Il avait été surpris de découvrir qu'elle ne savait pas lire. Aujourd'hui, sa vivacité d'esprit et son désir d'apprendre avaient remédié à cette situation, même si elle avait encore quelques difficultés avec les caractères d'imprimerie, et il n'était pas rare qu'après avoir fait l'amour, ils lisent ensemble le journal. Elle lui posait alors mille et une questions pour mieux comprendre le contenu des articles.

Plus tard, alors que l'aube pointait à l'horizon, Drew regarda depuis la fenêtre Otis, son cocher, aider Billie à monter dans sa voiture avant de la raccompagner au *Black Pearl*. Son départ le plongeait toujours dans une profonde mélancolie. Cela

n'avait guère de sens, vu le genre de femme qu'était Billie, et pourtant, chaque fois, la voir partir lui donnait envie de la rappeler. En réalité, il l'adorait. Pas juste pour ses merveilleux talents au lit, mais parce qu'elle le faisait rire et qu'il éprouvait une joie tranquille à lui faire découvrir des choses comme l'opéra, les grands événements mondiaux ou les chocolats Gevalia. À première vue, sa Mina était une femme dure et blasée, comme la plupart des femmes qui exerçaient sa profession. Derrière cette façade, pourtant, elle était aussi verte que le printemps, et tout aussi rafraîchissante. Il devrait pourtant s'éloigner d'elle s'il se mariait, perspective qui ne lui plaisait guère.

La voiture s'ébranla, et il quitta la fenêtre. Prendre ses distances était néanmoins nécessaire. Il avait trente et un ans, et il était temps pour lui de trouver une épouse.

2

Trois mois plus tard, par une journée froide et pluvieuse, Billie sortit de chez le médecin en état de choc. Elle était enceinte. Elle ne se perdit pas en conjectures quant à l'identité du père, car elle l'ignorait. Sa seule préoccupation était de savoir comment l'annoncer à Madame Pearl. En de telles circonstances, la plupart des filles remédiaient au problème soit en buvant la mixture que Madame Pearl avait toujours sous la main, soit en se rendant chez un médecin spécialisé dans ce genre de chose. La dernière fois que Billie s'était fait prendre, ainsi que le formulait Madame Pearl, elle avait opté pour la mixture. Le liquide infâme l'avait rendue tellement malade qu'elle s'était juré de ne plus jamais en boire. À coup sûr, Pearl voudrait en finir au plus vite, afin que Billie puisse reprendre son activité sans tarder, et lui suggérerait la mixture. Mais Billie ne voulait pas de cette solution. Par ailleurs, mettre au monde un enfant quand on était fille de joie, c'était lui imposer un avenir bien morne. Peut-être, si elle en parlait à Pearl, celle-ci pourrait-elle trouver quelqu'un à qui confier l'enfant après sa naissance, quelqu'un qui l'élèverait loin de ce cloaque qu'était Barbary Coast.

Elle pressa le pas sous la pluie. Les rues étaient presque désertes, la plupart des habitants de ce

quartier dormant pendant la journée. Drew lui avait expliqué que Barbary Coast tenait son nom d'un lieu identique sur les côtes africaines, au large desquelles régnaient pirates et vendeurs d'esclaves. La « côte barbare » que Billie connaissait désormais comme sa poche s'étendait des ruelles et allées sombres de Stockton et de Montgomery à celles de Kerney et de Grant. Le *Black Pearl*, où elle travaillait, se trouvait sur Broadway, de même que les autres établissements noirs et mexicains. Billie s'estimait chanceuse de travailler au *Black Pearl* parce qu'il s'agissait d'une maison close. Il y avait trois types de maisons de prostitution, ou *bagnios*, comme on les appelait parfois : les maisons d'abattage, lieux les plus fréquentés et les plus sordides ; les maisons de rendez-vous, bordels installés dans des appartements ; et les maisons closes, considérées comme prestigieuses parce que leur clientèle était plus huppée. Les établissements les plus réputés étaient néanmoins les maisons closes chinoises. Toutes étaient somptueusement décorées, avec des meubles en teck et en bambou, des tapisseries en soie et des divans confortables dans les chambres. Les filles, dont la plupart étaient la propriété de la tenancière, y portaient des parfums exotiques et étaient toujours de la plus grande élégance.

Le *Black Pearl* n'arrivait pas à la cheville des maisons chinoises, mais Madame Pearl faisait en sorte que ses filles soient toujours propres et polies.

Arrivée à destination, Billie trouva les filles en train de se préparer pour la soirée.

— Où est Pearl ?

— Dans son bureau.

Madame Pearl trônait derrière un immense bureau richement décoré. Billie attendit que la femme lève les yeux des papiers qu'elle consultait. Plus jeune,

Madame Pearl avait connu son heure de gloire comme demi-mondaine créole, venue en Californie pour profiter de la bonne fortune des chercheurs d'or arrivés en masse autour de 1849. Depuis, elle était devenue riche, très riche, mais elle n'avait pas très bien vieilli. Ses longs cheveux autrefois noirs et brillants étaient aujourd'hui gris et clairsemés. Une vilaine teinte jaunâtre et de nombreuses rides avaient eu raison de son teint diaphane.

— Je t'écoute, dit-elle enfin, sans lever les yeux.

— Je suis enceinte.

Lentement, le regard de Madame Pearl monta jusqu'à celui de Billie.

— Quoi ?

Billie ne se donna pas la peine de répéter. Sur le visage de Pearl se mêlaient impatience et dégoût.

— Demande à Addy de te préparer le mélange. Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus.

Elle se plongea dans ses papiers.

— Je veux avoir cet enfant.

— Bois la préparation.

— Non. La dernière fois, j'ai été tellement malade que j'ai cru mourir. Je ne veux pas recommencer. Quand il sera né, vous vous occuperez de le placer.

Pearl leva une nouvelle fois les yeux.

— Et en attendant ? Tu penses faire comment pour vous nourrir, lui et toi ?

— Je travaillerai.

— Où ?

— Ici. Je peux aider pour la lessive, le ménage, la cuisine. Partout où vous aurez besoin de moi.

— J'ai déjà de l'aide pour tout ça.

Comme si elle avait pris cela pour un signal, Addy, la vieille femme noire à la peau parcheminée qui faisait l'essentiel de la lessive et de la cuisine, plus tous les soins médicaux lorsque cela se révélait

nécessaire, entra telle une ombre, sans un bruit, et posa une tasse de thé chaud sur le bureau. Comme d'habitude, Pearl ne la salua pas, et Addy s'éclipsa aussi discrètement qu'elle était entrée.

Pearl porta la tasse à ses lèvres sèches et but une gorgée, tout en regardant Billie d'un air songeur. Visiblement, elle était en train de réfléchir à la proposition de Billie, pesait le pour et le contre. D'un côté, elle avait suffisamment de personnel pour effectuer les tâches ménagères ; de l'autre, Billie était une de ses filles les plus rentables. La perdre au profit d'un autre établissement qui accepterait de la prendre jusqu'à ce qu'elle soit de nouveau sur pied, c'était renoncer à une partie substantielle de son chiffre d'affaires, et pour Pearl, l'argent comptait autant que la vie.

— Tu es sûre que c'est ce que tu veux faire ?

— Oui, madame.

— Alors je vais m'occuper du médecin et de la sage-femme, mais tu devras me rembourser, avec des intérêts, quand l'enfant aura un an.

Billie accepta. Les temps étaient durs, et bien des enfants mouraient avant leur premier anniversaire. On ne pouvait donc guère reprocher à Madame Pearl de vouloir s'assurer que l'enfant vivrait jusque-là et rentabiliserait ainsi son investissement.

— Tu vas continuer à travailler pendant quelques mois, et ensuite, tu te feras discrète. Tu ne te montreras plus dans les salons.

Là-dessus aussi, Billie était d'accord.

— Mais c'est la dernière fois. Si tu tombes encore enceinte, soit tu le fais passer, soit tu te débrouilles toute seule. Tu donnerais un mauvais exemple aux filles. C'est compris ?

Billie hocha la tête, espérant qu'il n'y aurait pas de prochaine fois.

— Allez, file.

Billie ne se le fit pas dire deux fois.

De retour dans sa chambre, elle s'habilla pour la soirée. D'ici moins d'une demi-heure, le *Black Pearl* bruirait de conversations et de rires ; des hommes au regard gourmand se pencheraient sur leur whisky et sur les filles. À vingt-quatre ans, elle était désormais une des filles les plus âgées de la maison. Sa carrière avait commencé dans la chambre des vierges, à duper des clients crédules, jeunes et moins jeunes, en les persuadant que les cinq cents de supplément qu'ils payaient étaient le prix de son innocence. À l'époque, elle était suffisamment jeune et bonne actrice pour y parvenir sans difficulté, mais ce temps-là était révolu. Aujourd'hui, elle mettait ses talents au service de ceux qui pouvaient payer le prix fort : médecins, avocats, hommes de pouvoir qui n'auraient jamais reconnu publiquement qu'ils fréquentaient les maisons closes, et encore moins celles qui proposaient des filles de couleur. *Quel est mon avenir ?* Elle n'avait guère le choix. Ouvrir sa propre maison close aurait été une possibilité, si elle en avait eu les moyens. Mais, quand on gagnait vingt-cinq dollars par semaine, croire qu'on pouvait économiser de quoi y arriver, c'était se persuader que les poules auraient un jour des dents. On racontait que Pearl avait ouvert son établissement grâce à l'argent extorqué à de riches clients qu'elle avait fait chanter, en Louisiane. Billie n'avait pas ce genre de pouvoir sur les hommes de son entourage, et quand bien même elle l'aurait eu, elle ne se voyait pas s'abaisser à des pratiques aussi odieuses. Parmi les filles qu'elle avait côtoyées, quelques-unes avaient eu la chance de se marier et de quitter cette vie. Elle ne s'imaginait pas épouser qui que ce soit. De toute façon, lorsqu'on avait la réputation d'être une

des meilleures filles de Barbary Coast, les hommes ne se pressaient pas pour vous ramener chez eux et vous présenter à leur famille comme leur fiancée.

Elle leva les yeux, examina son reflet dans la grande glace un peu dépolie et vit une femme en robe rouge un brin vulgaire, dont le décolleté profond retenait à grand-peine la poitrine, en bas résille maintes fois reprisés et en mules à talons. Le visage, ça allait, même si c'était difficile à dire, sous les couches de maquillage. De toute façon, les hommes ne la payaient pas pour son visage. Encore incrédule, elle posa une main sur l'enfant qui se formait en elle. Si Pearl trouvait une bonne maison pour lui, ce serait un souci de moins, mais l'incertitude qui planait sur sa propre existence rendait son avenir aussi trouble que le vieux miroir.

Se détournant, elle balaya sa chambre d'un regard expert, s'assurant que tout était prêt pour la soirée. Tout était en place. Redressant les épaules, elle descendit travailler.

À 5 h 15 du matin, le devoir accompli, elle retira sa robe et ses bas, qui sentaient la fumée, l'alcool et le sexe, et prit un bain chaud. C'était le meilleur moment de sa journée. Plus d'hommes, plus d'exigences. Dans la maison, un silence feutré avait remplacé l'atmosphère bruyante, apportant apaisement et réflexion.

Quand la porte s'ouvrit et que Prince, le fils de Pearl, entra, Billie ne cacha pas son dégoût.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Mulâtresse aux traits délicats, toute en finesse, Pearl avait donné naissance à un véritable malabar. La peau de Prince était aussi pâle et bosselée que le ventre d'un crapaud, et dans son visage rond, presque féminin, ses yeux semblaient sortir de leurs orbites. Il avait de petites mains manucurées, mais

ce que remarquaient les gens en premier, chez lui, c'était toujours l'absence de lobe à l'oreille gauche et l'œil et la bouche de travers du même côté du visage.

— Ma mère me dit que t'es enceinte ?

— Et alors ?

Elle n'avait même pas pris la peine de cacher sa nudité. Avec lui, c'était inutile. Il se plaisait à apparaître quand les filles étaient dans leur bain.

— Elle veut savoir si tu as changé d'avis à propos de la mixture.

— Non, je n'ai pas changé d'avis. Autre chose ? demanda-t-elle, impatiente de le voir tourner les talons.

Il la détailla lentement.

— Tu vas devenir une grosse vache, si tu gardes ce même. Une fois que tu l'auras pondu, il faudra peut-être que tu trouves une autre maison, mais je peux faire en sorte que tu restes ici. Ma bonne volonté a un prix, évidemment.

Et ce prix, elle ne le connaissait que trop bien.

— Plutôt me noyer dans la baie.

La méchanceté brilla dans les yeux globuleux de Prince.

— Ça aussi, je peux faire en sorte que ça arrive.

Elle en était consciente. Les rues de Barbary Coast grouillaient d'individus dangereux, et Prince faisait partie des pires. Telle une pieuvre maléfique, il avait des tentacules partout : la prostitution, le jeu, l'usure. Nombreux étaient ceux, clients ou filles, qui, l'ayant contrarié, disparaissaient puis étaient retrouvés flottant sur le ventre dans les eaux de la baie de San Francisco. La police ne trouvait jamais les preuves nécessaires permettant de remonter jusqu'à Prince, mais tout le monde savait la vérité et l'évitait le plus possible. Cet homme était une bête féroce. Lui montrer sa peur revenait à l'exciter

et augmentait le risque de le voir attaquer. Billie le savait, aussi fit-elle de son mieux pour garder son calme.

— T'as toujours été arrogante, toi, hein.

— Merci. Je le prends comme un compliment.

Quelques jours après son arrivée au *Black Pearl*, Billie l'avait vu entrer subrepticement dans sa chambre, en pleine nuit, pour lui faire ce qu'il avait fait à bien d'autres pensionnaires. Elle s'était réveillée en sursaut et l'avait trouvé allongé sur elle. Terrifiée, furieuse, elle s'était débattue sans succès, jusqu'à ce qu'elle réussisse à attraper le Derringer qu'elle cachait sous son oreiller et qu'elle tire deux fois. Touché à la tête, il n'était pas mort mais, sans les soins d'Addy, il se serait vidé de son sang. La vieille femme avait dû tirer la peau de son visage pour refermer la blessure, puis avait suturé comme elle l'avait pu. D'où, aujourd'hui, l'œil et le coin de la bouche tordus. Une méchante cicatrice lui barrait le visage de la naissance des cheveux au menton, et il était sourd de l'oreille gauche.

Prince n'avait jamais pardonné à Billie de l'avoir défiguré, et elle était certaine qu'un jour, il chercherait à se venger, mais elle avait remplacé le petit Derringer par un colt qui, en cet instant, était visible et à portée de sa main, sur le tabouret à côté de la baignoire. Prince ne se vengerait donc pas tout de suite.

— Encore une fois, si c'est tout ce que tu as à me dire, laisse-moi tranquille.

— Un jour, je te réglerai ton compte, petite salope.

— Fous le camp !

Il obtempéra en claquant la porte derrière lui, et Billie poussa un long soupir fébrile dans le silence qui suivit. Une raison de plus de changer de vie, et de ville.

3

En février, Billie était enceinte de sept mois et vacillait sous le poids combiné de sa grossesse et de ses corvées. Après des journées à laver les sols et à faire la lessive, elle avait mal aux genoux, et ses mains étaient rouges et abîmées. Son état l'empêchant de figurer dans le registre de comptes du *Black Pearl*, on l'avait installée dans une autre chambre, plus petite, pour donner celle qui avait été la sienne pendant cinq ans à une jeune prétentieuse de Denver nommée Cherry, laquelle, en cédant au bon vouloir de Prince dès le premier jour, avait gravi en moins de six semaines les échelons allant de « nouvelle » à « reine des abeilles ». Billie et les autres filles lui auraient bien dit qu'aucune femme ne restait jamais très longtemps dans les petits papiers de Prince, mais Cherry était tellement imbue d'elle-même qu'elles avaient décidé de la laisser s'en apercevoir toute seule.

Billie dormait désormais dans un petit lit inconfortable au sous-sol. Elle ne se lamentait pas sur son sort, parce qu'elle savait que cela n'y changerait rien et que personne ne la plaindrait. Tous les matins, elle se levait à l'aube, prenait son petit déjeuner et allait voir Addy pour lui demander ce qu'il y avait à faire.

Ce matin-là, Prince l'arrêta en chemin.

— Ma mère veut te voir.

Que lui voulait Pearl ? Billie n'en avait pas la moindre idée mais, au sourire méprisant et lugubre de Prince, elle devina que son existence déjà bien loqueteuse menaçait de perdre un nouveau lambeau.

Pearl se trouvait dans son bureau, debout devant la fenêtre.

— Vous vouliez me voir ?

— Oui. Je me suis arrangée avec Addy, elle te prendra jusqu'à la naissance de ton rejeton. Dans un établissement comme le mien, une femme dans ton état, ça porte malheur. Tu pars ce soir.

Billie n'avait aucune envie de s'installer chez Addy. Avec ses silences et ses airs toujours aux aguets, la vieille femme la troublait.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais ». Tu pars et c'est tout.

Pearl se tut, et Billie comprit qu'elle pouvait disposer.

Addy avait servi de sage-femme à la moitié des habitants de Barbary Coast, et d'herboriste à l'autre. Ceux qui n'avaient pas les moyens de se payer les médicaments vendus à la sauvette au coin des rues ou les remèdes plus onéreux prescrits par les médecins de la ville s'adressaient à Addy. Très peu de gens se risquaient à la contrarier ou à la rouler, car elle avait la réputation de ne rien laisser passer et de toujours se venger. De sordides histoires circulaient, racontant comment Untel s'était jeté dans la baie en dormant ou avait mis le feu à sa maison après avoir manqué de respect à la vieille femme.

Billie était installée sur le banc de la charrette tandis qu'Addy tenait les rênes d'une mule fatiguée nommée Jessup. Les pluies, incessantes en hiver, transformaient les rues en bourbiers, aussi

la charrette progressait-elle lentement. Billie ignorait où habitait Addy mais, à en croire la direction qu'elle avait prise et l'odeur de vase iodée qui flottait maintenant dans l'air, elle supposa que c'était du côté des docks.

Elle avait raison. Après avoir longé les ateliers de construction navale, puis contourné les quais où l'on transformait les baleines en huile – la forçant à remonter le col de son manteau devant son visage tant les odeurs étaient pestilentielles –, elles s'engagèrent dans une rue étroite, tout près de l'endroit où des centaines de tonnes de foin étaient débarquées pour nourrir tous les chevaux qui sillonnaient la ville. La vieille femme arrêta sa mule devant une petite maison qui s'élevait au milieu de baraques délabrées et autres appentis sur le point de s'écrouler. On eût dit une pépite dans le tamis d'un chercheur d'or. Les murs étaient épais, peints en bleu, et pour autant qu'elle puisse voir, il ne manquait aucune tuile au toit. La bâtisse s'élevait un peu en retrait de la rue, derrière une barrière en bois, bleue elle aussi, qu'ouvrait un petit portail.

— Tu ne t'attendais pas à ça, hein ? marmonna Addy.

C'étaient ses premiers mots depuis qu'elles avaient quitté la maison close. Du fait de son âge avancé, Addy n'avait presque plus de cheveux, et encore moins de dents, mais ses yeux noir corbeau étaient particulièrement perçants.

— Non, en effet.

Billie n'aurait su dire à quoi elle s'était attendue, mais certainement pas à l'endroit propre devant lequel elles se tenaient maintenant.

— Ça m'étonne pas. Entre et fais-nous du feu. Je m'occupe de Jessup et je te rejoins.

— Très bien.

Billie prit le vieux sac en tapisserie qui contenait tout ce qu'elle possédait et se dirigea vers la porte.

À l'intérieur, il faisait froid et sombre, les dernières lueurs du jour projetant diverses ombres dans la pièce. Ralentie par sa grossesse avancée et grelottant de froid sous sa pèlerine noire trempée, Billie posa son sac par terre et alluma le feu en priant pour que la chaleur se répande rapidement. Tandis que les flammes montaient, offrant un peu de lumière, elle remarqua une lampe sur une table, l'alluma et regarda autour d'elle. Il y avait des tapis chinois sur le plancher et quelques meubles en bon état, aussi vieux que leur propriétaire mais bien entretenus.

En tournant la tête, elle vit qu'Addy la regardait et sursauta.

— Retire donc cette pèlerine mouillée et mets ça, histoire de te réchauffer.

De sa main déformée, Addy lui tendait une robe de chambre couleur bordeaux. Soulagée de pouvoir retirer sa pèlerine, Billie prit la robe de chambre et la passa. Elle lui couvrait presque les pieds – sans doute avait-elle appartenu à un homme. L'étoffe souple et douce mit du temps à la réchauffer.

— Merci.

— Assieds-toi là, je vais te trouver quelque chose à manger.

Peu habituée à se faire servir, Billie voulut proposer son aide, mais Addy disparut avant qu'elle ait pu dire quoi que ce soit.

Un peu plus tard, assises toutes les deux sur un banc devant le feu qui crépitait, elles avalèrent la meilleure soupe de poisson que Billie ait jamais mangée. De gros morceaux de poisson et de petits cubes de pomme de terre baignaient dans un velouté crémeux assaisonné à la perfection. Un plat digne d'une reine.

— Je pourrais en manger indéfiniment.

— Le poisson aidera la formation de l'enfant.

Billie ignorait si c'était vrai, mais elle avala sa dernière cuillerée de soupe avec regret.

— Tu en veux encore ? demanda Addy.

Elle aurait accepté avec plaisir. Cependant, craignant d'abuser, elle refusa.

— Non, merci. C'était très bon.

Addy lui prit le grand bol blanc des mains et quitta la pièce, pour reparaître avec le bol plein.

— Mange.

Intérieurement, Billie sourit. Puis elle mangea. Quand elle fut enfin rassasiée, elle rendit le bol vide à Addy.

— Merci.

— De rien.

Le ventre plein, se sentant somnolente, Billie se leva néanmoins.

— Si vous me montrez où je peux faire la vaisselle, je vais m'en occuper.

— Tu restes assise et tu te reposes.

— Mais...

Addy se leva.

— Je m'occupe de la vaisselle.

Billie la regarda quitter la pièce et poussa un soupir de frustration.

Seule devant la cheminée, elle réfléchit. La gentillesse de la vieille femme, son intérieur confortable et son délicieux repas contrastaient nettement avec la personne croisée au *Black Pearl*, qui n'ouvrait presque jamais la bouche et dont Billie avait supposé qu'elle vivait une existence misérable, faite d'expédients. La jupe et le chemisier qu'Addy avait enfilés à leur arrivée étaient des vêtements simples, mais de bien meilleure qualité que ceux dans lesquels Billie l'avait vue jusque-là. C'était à

se demander si Pearl connaissait quoi que ce soit de la vraie vie d'Addy.

— Viens, je vais te montrer où vous allez dormir, le bébé et toi.

Située à l'arrière de la maison, la chambre était petite, mais un beau feu crépitait dans la cheminée, et il y faisait déjà bon. Une grosse lampe éclairait la pièce, révélant un lit à baldaquin en métal travaillé, recouvert d'une grande couverture en patchwork de carrés bleus. Billie repéra un très beau fauteuil en cuir caramel qui n'aurait pas détonné dans les hôtels luxueux où l'emmenait Drew. L'espace d'un instant, son visage occupa son esprit ; elle se demanda s'il était encore au Mexique et ce qu'il penserait s'il savait l'état qui était le sien. Puis, se forçant à oublier, elle se tourna vers Addy et s'aperçut que celle-ci l'observait avec cette intensité dont elle semblait coutumière.

— Je tiens à mériter ma pension, d'une façon ou d'une autre, dit-elle.

— Tu pourras m'aider à faire mes livraisons.

— Et le ménage ? Je peux faire ça, aussi.

— Inutile. Il n'y aura que toi, le bébé et moi, ici. Donc pas grand-chose à nettoyer. Assieds-toi.

Billie s'installa dans le fauteuil en cuir caramel. Elle se sentait très lasse, tout à coup, et crut qu'elle allait s'assoupir.

— Si tu veux faire un somme, te gêne pas.

— Vous êtes sûre que je ne peux rien faire pour vous aider ?

— Oui.

— Et demain, pendant que vous serez au *Pearl* ?

— Je n'y retourne pas. C'était mon dernier jour, aujourd'hui.

Une surprise de plus.

— Reposez-vous, le bébé et toi. Autant de temps qu'il le faudra. Il reste de la soupe, au cas où tu en aurais envie à ton réveil.

Billie aurait voulu pouvoir la remercier, d'une façon ou d'une autre, mais Addy semblait résolue à lui interdire tout moyen de le faire. Elle se demanda un instant si cette gentillesse cachait quelque chose, un dessein secret, mais la fatigue l'empêcha d'y réfléchir plus avant. Tout ce qu'elle voulait, c'était suivre le conseil de la vieille femme et dormir.

Lorsqu'elle se réveilla, elle n'avait pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouvait. La pièce était plongée dans l'obscurité, seules les flammes dans la cheminée produisaient un peu de lumière. Lentement, elle reprit conscience, sortit des limbes du sommeil, retrouva la mémoire et se leva pour aller chercher sa bienfaitrice.

Addy était dans la pièce principale, assise devant le feu. Sur un plateau posé sur ses genoux se trouvaient différents petits bouquets d'herbes ainsi qu'un mortier et un pilon. Sans lever les yeux du mélange qu'elle était en train de fabriquer, elle demanda :

— Tu as bien dormi ?

— Oui. Quelle heure est-il ?

— Minuit passé. Tu veux de la soupe ?

— Non, ça va pour le moment, merci.

Addy lui fit un signe de la tête.

— Assieds-toi avec moi, si ça te dit.

Enveloppée dans la robe de chambre bordeaux, Billie s'assit et regarda la vieille femme mélanger des herbes de différents bouquets et les glisser dans de petits sachets fermés par une ficelle coulissante. Les poudres, elles, allaient dans des pots en verre.

— Où avez-vous appris à faire tous ces remèdes, mademoiselle Addy ?